

Dossier de presse trigon-film

MEMORIA DEL SAQUEO

Mémoire d'un saccage

Fernando E. Solanas

Argentine, 2004

DISTRIBUTION

trigon-film
Klosterstrasse 42
Postfach
5430 Wettingen 1
Tel: 056 430 12 30
Fax: 056 430 12 31
info@trigon-film.org
www.trigon-film.org

SUISSE ROMANDE

Irène Lichtenstein
Tel: 022 329 31 66
lichtenstein@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

Fiche technique

Réalisation	Fernando E. Solanas
Scénario et textes	Fernando E. Solanas
Recherches	Alcira Argumedo
Image	Alejandro Fernández Moujan, Fernando E. Solanas
Montage	Juan C. Macías, Fernando E. Solanas, Sebastián Mignona, A. Ponce
Son	Jorge A. Kuschnir, Marcos Dickinson, Eric Vaucher
Musique originale	Gerardo Gandini
Montage son	Gaspar Scheuer, Jürg von Allmen
Mixage	Bruno Tarrière
Production exécutive	Fernando E. Solanas, Pierre-Alain Meier, Alain Rozanes
Production associée	María M. Solanas
Direction de production	Daniel Samyn
Production	Thelma Film AG (Suisse), Cinesur S.A. (Argentine), ADR Productions (France)
En coproduction avec	la Télévision Suisse Romande (Genève)
Avec la participation de	l'Instituto Nacional de Cine y Artes Audiovisuales (I.N.C.A.A.), l'Office Fédéral de la Culture, le Centre National de la Cinématographie, la DDC, Ciné Cinéma, Y.L.E, T.V.1, trigon-film, E.E.D., E.Z.E.F.
Durée	118 minutes
Format :	35 mm, 1:1.85, couleur, Dolby Digital
Langue:	Espagnol/f/a

Prix

Berlinale 2004: Ours d'Or d'honneur

Los Angeles 2004: Meilleur documentaire latino-américain

Synopsis

Durant ces 25 dernières années, de la dictature militaire à aujourd'hui, l'Argentine a subi l'un des effondrements économiques et sociaux les plus brutaux qu'un pays ait pu connaître en temps de paix. Ce pays riche et sa population ont vécu dans leur chair et de plein fouet l'ensemble des traumatismes dénoncés par les altermondialistes : ultralibéralisme éhonté, spoliation des biens de l'Etat, explosion de la dette extérieure, corruption politico-financière massive. Tout cela avec l'aide et la connivence de multinationales occidentales et sous le regard complice des institutions internationales.

Incarnée par des hommes comme Carlos Menem, cette politique de la terre brûlée a abouti à ce que Fernando Solanas appelle « un véritable génocide social », un cataclysme inouï fait de famine, de maladies et de vies humaines sacrifiées.

Mémoire d'un saccage dénoue un à un les mécanismes qui ont conduit à cette catastrophe. Ce film est dédié à tous ceux qui résistent avec dignité et courage. Les chemins de la misère sont encore plus inacceptables lorsqu'ils sont prévisibles et tracés en terre fertile.

Le réalisateur

Fernando Solanas est né le 16 février 1936 à Buenos Aires. Il étudie le droit, le théâtre, la composition musicale et tourne deux courts-métrages : *Seguir andando* (1962) et *Reflexión ciudadana*. Dans la seconde moitié des années 60, son action et sa personnalité deviennent influentes en Argentine et au-delà. Avec Octavio Getino, il fonde en 1966, le groupe indépendant de production et de diffusion de films Cine Liberación. Au sein de ce groupe, il entreprend la réalisation de son premier long-métrage – que rappelle *Mémoire d'un saccage* –, *La hora de los hornos* (*L'heure des brasiers*).

Filmographie (longs-métrages)

1967	<i>La hora de los hornos, (L'heure des brasiers)</i> - 210'
1975	<i>Los hijos de Fierro (Les fils de Fierro)</i> - 134'
1980	<i>La mirada de los otros (Le regard des autres)</i> - 90'
1985	<i>Tangos, l'Exil de Gardel</i> - 119'
1987	<i>Sur (Le Sud)</i> - 110'
1992	<i>El viaje (Le voyage)</i> - 135'
1998	<i>La nube (Le nuage)</i> - 114'

Lettre de Fernando Solanas aux spectateurs

Des centaines de fois, on m'a demandé : comment cela a-t-il pu être possible que dans un pays si riche, la pauvreté et la faim atteignent une telle ampleur ? Qu'est-il advenu des promesses de modernité, de travail et de bien-être faites par les politiques, les chefs d'entreprise, les économistes visionnaires et leurs services de communicateurs médiatiques, alors que jamais auparavant, le pays n'a connu ces taux de chômage et de dénuement aberrants ? Comment peut-on comprendre que le patrimoine public soit aliéné pour payer la dette, alors que l'endettement s'est multiplié plusieurs fois, ce qui compromet le futur pour plusieurs générations ? Comment dans une démocratie, une telle dégradation des institutions républicaines, une telle soumission aux pouvoirs extérieurs, une telle impunité, corruption et perte de droits sociaux ont-elles été possibles ?

Les circonstances dramatiques que nous vivons me ramènent à mes débuts dans le cinéma, lorsque ma recherche d'une identité politique et mon désir de lutter contre la dictature m'ont poussé à tourner *L'heure des brasiers*. Les circonstances ont beaucoup changé, mais les conséquences du plan néolibéral s'avèrent aujourd'hui tellement désastreuses, que s'est imposée à moi, une nouvelle fois, la nécessité de faire acte de mémoire et de témoignage : en composant une fresque vivante à partir de ce que nous avons supporté et enduré durant les 25 ans qui vont de Videla à nos jours. C'est de cette manière que je souhaite contribuer au débat urgent que l'Argentine, l'Amérique latine et le monde sont en train de mener, avec pour principal moteur la certitude que face à la mondialisation déshumanisée, un autre monde est possible.

Fernando E. Solanas

Entretien avec Fernando Solanas, réalisé par Norbert Creutz (“Le Temps”, 24 mars 2004)

N. Creutz : Ce sont les grandes manifestations de fin 2001 qui ont déclenché chez vous l’envie de faire ce film ?

F. Solanas : Oui. J’avais déjà l’envie de témoigner de tout ce qui est arrivé dans les années 90, mais le moment est arrivé avec la chute du gouvernement de Fernando de la Rúa, le 20 décembre. Un moment exceptionnel. Pendant un mois entier, il y a eu des manifestations spontanées après que les banques ont confisqué l’argent et fermé leurs portes au public. C’était une vraie guerre. À ce moment-là, je travaillais en Europe sur un film adapté d’un roman de Isabel Allende, « Aphrodite », une coproduction entre l’Espagne, la Suisse et la France. J’avais simplement décidé de rentrer à Buenos Aires pour passer les fêtes en famille. Mais je suis arrivé le 19 décembre et j’ai été tellement impressionné par ce qui se passait que je suis sorti le lendemain dans la rue avec ma caméra. Le film débute d’ailleurs sur ces images de désolation dans la city, avec les gens qui fouillent les ordures au pied des banques gratte-ciel. Ensuite, le mouvement a continué pendant tout l’été, et c’est pendant ce temps que j’ai conçu l’idée d’un film-fresque, qui irait voir dans les cinq régions du pays. Pour finir, la moitié est composée de choses que j’ai tournées moi-même avec ma petite caméra DV, en sortant chaque fois qu’il se passait quelque chose d’intéressant. Ensuite, j’ai tourné encore sept semaines avec une steadycam et une équipe de cinq personnes. Il y a aussi 30 minutes d’images d’archives.

N. Creutz : Comment avez-vous obtenu les autorisations pour tourner dans les lieux du pouvoir politique et économique, chez ceux que vous accusez ?

F. Solanas : Il n’existe aucun règlement qui puisse me l’interdire ! Même pour la salle du trésor de la Banque centrale, où personne n’avait jamais tourné. Nous sommes en démocratie et toutes les libertés constitutionnelles sont respectées. Comme partout, il faut demander des autorisations, qui peuvent prendre plus ou moins de temps. Il faut aussi dire que je suis un des cinéastes les plus connus de mon pays et que j’avais l’appui de l’Institut national de la cinématographie. Seul le Haut Tribunal de justice m’a refusé, parce que j’avais été

à la tête d'un mouvement qui demandait la démission de la Cour suprême...
Mais quelqu'un de mon équipe a réussi à faire quelques images et j'ai bricolé cette séquence un peu grotesque à la manière de Murnau.

N. Creutz : L'Argentine est allée de Charybde en Scylla depuis la dictature.
Mais pouvait-on imaginer qu'on en arriverait à un tel désastre ?

F. Solanas : Non, bien sûr, même si en tant que député, j'avais averti que cette manière de mener l'économie conduirait inévitablement à la catastrophe. Un exemple : avant Menem et Cavallo, son ministre de l'Economie, le peso naviguait entre 2 et 4 pesos pour un dollar. Ces gens-là ont inventé la parité peso-dollar pour stopper l'inflation. Faux ! Plus personne ne pouvait produire de manière rentable en Argentine : il devenait meilleur marché d'importer et impossible d'exporter. Toute l'industrie s'est effondrée et le pays a connu une vague de chômage sans précédent. Les capitaux, eux, ont fui à l'étranger. Un café coûtait soudain 2,5 dollars ! Des amis français me disaient : « Mais enfin, on ne paie même pas ça sur les Champs Elysées ! ».

N. Creutz : Comment a-t-on pu, au temps de Carlos Menem, parler de « miracle argentin » ?

F. Solanas : C'était possible parce que tous les moyens de communication, toutes les tribunes d'opinion reprenaient en chœur les louanges du modèle. Il fallait privatiser toutes les entreprises d'Etat, faire affluer des capitaux étrangers qui stimuleraient la production. En fait, une fois l'argent des privatisations volatilisé, le pays s'est enfoncé.

N. Creutz : Comment se fait-il que Menem ait encore pu remporter le premier tour des élections en avril dernier ?

F. Solanas : Il a obtenu 24% des voix parce que toute la bourgeoisie et les milieux d'affaires sont restés derrière lui. Ceux-là n'ont jamais gagné autant d'argent que du temps où il était président ! Il y a aussi entre 5 et 10% de pauvres qui le suivent par ignorance, parce qu'ils ont bénéficié de cadeaux distribués démagogiquement. Mais lorsque les trois autres candidats se sont ralliés derrière Nestor Kirchner, Menem s'est retiré pour ne pas être ridiculisé au 2ème tour.

N. Creutz : Le film se termine par la mention de l'élection de Kirchner. Que pensez-vous de son action jusqu'à présent ?

F. Solanas : C'est quelqu'un qui jouit d'un taux de popularité de 75% une année après son élection, ce qui ne s'était jamais vu. Il a fait des choses très bien. Il a mené un processus de démocratisation des institutions judiciaires, il a annulé les lois d'amnistie qui protégeaient les crimes de la dictature, il a réformé l'armée et limogé 40 hauts gradés, il a mené une politique d'alliance économique avec le Brésil, le Mercosur et l'Europe plutôt que les Etats-Unis. Et bien sûr, il a commencé à renégocier la dette extérieure, avec une position intéressante qui dit en gros : « Je m'engage à payer ce que je peux, pas ce que vous me demandez. » Mais il manque encore de vraies réformes économiques. Il faut dire qu'il a hérité d'un paquet terrifiant, d'un pays qui risquait de partir en hyperinflation et dans le chaos. Au contraire, l'Argentine a connu l'an dernier un taux de croissance de 8,5%, avec une inflation de 3,5%. 700 000 postes de travail ont pu être créés et le chômage est redescendu de 23% à 16,5%...

N. Creutz : « Mémoire d'un saccage » tient à la fois du documentaire et du film d'auteur...

F. Solanas : Avoir un projet, des idées thématiques, n'est pas difficile. Ce qui l'est, c'est d'imaginer un film à partir de là. La clé de « Mémoire d'un saccage », c'est une structure qui rappelle celle d'un essai, avec un prologue, dix chapitres et un épilogue. A l'intérieur de chaque chapitre, il y a différentes séquences qui ont droit à leur traitement propre - un peu comme un patchwork. Mais il y a aussi un certain nombre d'éléments de style ou de langage qui donnent une unité formelle : les textes qui apparaissent régulièrement pour souligner ou fournir une information, la musique, que j'ai fait composer avant le montage et qui donne une cadence, ou ma narration.. J'avais d'abord pensé enregistrer le commentaire tout à la fin, avec des voix professionnelles. Mais j'ai fini par comprendre que ma voix renforçait l'engagement du film.

N. Creutz : Avez-vous hésité à inclure cette image terrible d'un enfant mourrant de malnutrition ?

F. Solanas : Pas du tout. On ne peut pas accuser mon film de misérabilisme ou dire qu'il joue sur la corde sensible. J'ai vu des choses bien pires, croyez-moi, et j'ai fini par couper tout ce qui était excessif. Mais il fallait absolument montrer

cela. Ce plan ne dure que cinq secondes ! La vérité, c'est qu'une majorité des gens est gênée et s'arrange pour ne pas voir la misère. Toute cette séquence a été tournée au Tucumán, à 1 200 Km au nord de Buenos Aires. Une province autrefois riche grâce à la canne à sucre, une industrie qui a beaucoup souffert de la concurrence internationale. Mais en fait, cette réalité se trouve dans plusieurs provinces. Vous commencez à la rencontrer dans les bidonvilles des chefs-lieux. A Buenos Aires, vous pouvez encore avoir l'impression d'être dans une ville de pays développé. Mais déjà dans les banlieues, la violence a connu un essor terrifiant. Vous ne pouvez plus rentrer chez vous à pied à partir de 8 heures du soir.

N. Creutz : Vous reprenez de nombreuses critiques au sujet de la dette publique...

F. Solanas : La logique du FMI est perverse : c'est une logique de banquier qui ne connaît que les chiffres et ne veut rien voir d'autre. Demander de rembourser à un taux de 4,5% alors que la croissance d'un pays est nulle comme au Brésil actuellement, c'est impossible. Ce pays compte 70 millions de gens qui ont faim ! Comme l'Argentine a retrouvé la croissance, le FMI voudrait déjà qu'elle paie plus alors qu'il y a tout l'appareil de production à remettre en marche. La logique du FMI n'est simplement pas humaine. Pensez que dans le monde entier, 400 000 personnes meurent de faim chaque jour ! Aujourd'hui, même des Prix Nobel d'économie comme Stiglitz, Krugman et Sach critiquent farouchement la politique du FMI !

N. Creutz : Plus largement, c'est le processus de globalisation et tout le modèle économique néolibéral qui est en accusation ?

F. Solanas : La thèse fondamentale de mon film, c'est qu'il existe un type d'agression invisible, qui n'est pas la guerre ou la répression étatique mais une agression économique qui fait finalement beaucoup plus de morts et de victimes - je veux parler de tous ces gens qui perdent leur travail, qui vivent dans la misère sans la moindre protection sociale, qui n'ont pas d'argent pour se faire soigner à l'hôpital. Il s'agit d'un crime de lèse-humanité qu'on a laissé se développer en temps de paix et de démocratie ! Toutes ces victimes sont celles d'un modèle économique qui prône la recherche du plus grand profit, pas du bien-être ou du progrès social. Mon film ne prétend pas donner toutes les explica-

tions. Il faudra encore de longues enquêtes. Mais mon rêve serait qu'il donne l'inspiration pour d'autres films comparables dans différents pays.

N. Creutz : Vous avez tout de même conclu sur une note d'espoir...

F. Solanas : Mais oui ! Ce projet économique né durant la dictature, que Alfonsín, Menem et de la Rúa ont repris, personne n'a pu l'imposer sur la durée. Loin de multiplier la richesse comme promis, il n'a débouché que sur une vague de faillites sans précédent, un chômage massif et 58% de pauvres. Une catastrophe absolue qui a fini par provoquer un soulèvement populaire. Tout le monde est sorti dans la rue. Il y a eu 34 morts mais aucune répression ne pouvait arrêter un tel mouvement. Je pense qu'un pays peut se relever et qu'on peut récupérer une partie du patrimoine perdu dans ces escroqueries par la voie judiciaire. En ce moment, je prépare déjà un autre film qui s'intitulera « L'Argentine latente ». Il brossera le tableau des gens qui ont résisté, les piqueteros, les cantines dans les quartiers populaires - toutes ces expériences de solidarité qui ont aussi existé. Ce sera un film beaucoup plus émouvant, j'espère, sur la possibilité de reconstruction du pays.